

Paris 1 – S1 2025-2026

L1 Philosophie morale : « Respecter la nature ? Introduction aux éthiques environnementales »

I. De l'anthropocentrisme au biocentrisme

Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785), trad. V. Delbos, Delagrave, Paris, 1999, p. 148-149

« Or j'affirme ceci : l'homme, et en général tout être raisonnable, existe comme fin en soi, et non simplement comme moyen pour un usage arbitraire par telle ou telle volonté, et doit dans toutes ses actions orientées vers lui-même ou vers d'autres êtres raisonnables être constamment considéré en même temps comme une fin. Les objets de l'inclination n'ont tous qu'une valeur conditionnelle ; car si les inclinations et les besoins fondés sur celles-ci n'existaient pas, leur objet serait sans valeur. [...]. La valeur de tout ce que nous pouvons acquérir par notre action est donc toujours conditionnelle. Les êtres dont l'existence ne découle certes pas de notre volonté, mais de la nature, n'ont cependant, s'ils sont dénués de raison, qu'une valeur relative, en tant que moyens, et se nomment pour cela des choses, tandis que les êtres raisonnables sont appelés des personnes, parce que leur nature, d'emblée, les distingue comme des fins en elles-mêmes, c'est-à-dire comme quelque chose qui ne peut être simplement employé à titre de moyen, imposant ainsi des limites à tout arbitraire (et constituant un objet de respect). Il ne s'agit donc pas de fins simplement subjectives, dont l'existence comme effet de notre action a une valeur pour nous : mais de fins objectives, c'est-à-dire de choses dont l'existence est en elle-même une fin, et telle qu'aucune autre fin ne peut la remplacer, à laquelle elle servirait seulement de moyen, car sans celle-ci, plus rien, nulle part, n'aurait une valeur absolue ; or, si toute valeur était conditionnelle, il ne saurait être trouvé nulle part un principe pratique suprême pour la raison. »

Holmes Rolston III, « La valeur dans la nature et la nature de la valeur » (1994), in H.-S. Afaïssa (dir.), *Éthique de l'environnement*. Paris, Vrin, 2012, p. 159 :

« Une chauve-souris femelle, un mammifère tout comme nous, peut, en se dirigeant au moyen de son sonar dans la pénombre la plus totale, trouver son chemin dans la grotte de Bracken Cave (Texas), prendre dans ses ailes une moyenne de 500 à 1000 insectes à l'heure, et retourner auprès de sa progéniture pour la nourrir. Voilà qui témoigne du fait que la chauve-souris est capable de valoriser quelque chose : en l'occurrence, les insectes et la progéniture.

En ce cas, il semble absurde de dire qu'il n'y a aucun sujet qui valorise jusqu'à l'arrivée des hommes. Les animaux ne font pas du tout des hommes la mesure de toutes choses. Rien ne témoigne mieux de l'existence de valeurs non humaines, et de l'existence d'êtres non humains qui valorisent, que la vie sauvage spontanée, la vie qui naît librement de soi-même. Les animaux rôdent et chassent, se trouvent un abri, se choisissent un territoire et des congénères, se soucient de leur progéniture, se soustraient activement aux dangers, sont affamés, assoiffés, souffrent de la chaleur, de la fatigue, se montrent agités ou bien somnolents. Ils souffrent du tort qui peut leur être fait et lèchent leurs blessures. Nous sommes tout à fait convaincus, en pareil cas, que la valeur n'est pas anthropogénique – pour ne rien dire de la valeur anthropocentrique. Ces animaux sauvages défendent leur propre vie parce qu'ils ont un bien qui leur est propre. Il y a quelqu'un, là, derrière la fourrure ou les plumes. Notre regard nous est retourné par un animal qui ne se perd pas lui-même de vue. C'est ici que se tient la valeur, juste devant nos yeux, juste derrière ces yeux. Les animaux peuvent être valorisés, ils sont capables de valoriser un certain nombre de choses dans leur monde.

Les animaux valorisent-ils quoi que ce soit de façon intrinsèque ? Nous pourrions penser qu'ils n'ont pas la capacité, précédemment revendiquée pour le compte des hommes, de conférer une valeur intrinsèque à n'importe quel objet. Ils cherchent surtout à satisfaire leur propres besoins fondamentaux (nourriture et abri), et apportent des soins à leur progéniture. Mais pourquoi ne pas dire, en ce cas, qu'un animal valorise sa propre vie pour ce qu'elle est en elle-même, de façon intrinsèque, sans avoir à faire dépendre cette valeur de quoi que ce soit d'autre ? Si nous refusions d'admettre cette idée, nous aurions alors affaire à un monde animal empli de valeurs instrumentales et dénué de valeurs intrinsèques, tous et chacun étant naturellement portés à valoriser les ressources dont ils ont besoin, sans que rien ni personne ne se valorise jamais soi-même. »